

Nickel Mountain (1973)

Pierre-E. Brodin

Volume 16, Number 3 (93), May–June 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1488ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brodin, P.-E. (1974). Review of [*Nickel Mountain* (1973)]. *Liberté*, 16(3), 112–118.

John Gardner

NICKEL MOUTAIN (1973)

Né en 1933, universitaire distingué, poète (*Jason et Médée*), auteur de quatre ouvrages importants, complexes et brillants, dont l'avant-dernier, un roman philosophique intitulé *The Sunlight Dialogues (Dialogues avec l'Illuminé)*, a remporté un succès mérité auprès du grand public, John Gardner vient de publier, sous le titre de *Nickel Mountain (Le Mont Nickel)*, un récit qu'il a baptisé de « pastoral ».

Le décor de *Nickel Mountain* n'est pas, à proprement parler, « pastoral », — bien que plusieurs des personnages se livrent à l'agriculture, à l'élevage et aux industries laitières, — mais plutôt montagnoux, car il s'agit des Catskills, des hauteurs qui, situées dans le Nord de l'Etat de New-York, sont, encore aujourd'hui, fréquentées par des cerfs et des biches, et enveloppées de brumes ou couvertes de neige pendant une bonne partie de l'année. L'agglomération la plus proche est, à quelque distance de la ville universitaire d'Utica, Slater, une petite bourgade où sont groupés les magasins et les habitations des fournisseurs des fermiers du voisinage ; ceux-ci sont des gens simples, pour la plupart d'origine galloise et très attachés à la religion de leurs ancêtres.

Les personnages du roman vivent, de nos jours, soit à Slater, soit dans des habitations dispersées, à quelques kilomètres autour de la ville. Le principal, Henry Soames, tient un *diner*/(c'est-à-dire un petit restaurant pour les routiers) combiné avec une mini-station-service. Ce *diner*, dont le nom est « *The Stop Off* » (« la halte »), est installé au bord de la grand-route, à flanc de coteau, adossé à la forêt, non loin du tournant d'une pente qui mène vers le sommet de la montagne.

Henry Soames est un curieux individu qui, au début du récit, a une réputation, assez méritée, d'« ermite excentrique ». Cet homme de quarante et un ans, obèse, cardiaque, qui vit sous la menace constante d'une crise qui pourrait lui être fa-

tale, habite seul dans une grande maison attenant à son *diner*. Il ne voit guère que des camionneurs, de rares touristes, quelques ivrognes, et deux ou trois amis comme George Loomis, son cadet d'une dizaine d'années, également célibataire, avec qui il a, le soir, de longues discussions, et son médecin, « Doc Cathey », un vieillard misanthrope.

Henry n'est pas dépourvu d'éducation ni de culture. Son père était maître d'école, sa mère appartenait à une famille de fermiers aisés. Mr. Soames, malheureusement, était gros comme un pachyderme, ne faisait rien pour maigrir, savait qu'il était un « raté » et se couchait avec la bouteille. Henri a eu sous les yeux cet exemple pénible, objet de ridicule plus que de pitié, qui lui laisse présager une fin identique à celle de son père.

Un beau jour, la routine de sa terne existence sera brisée par l'arrivée d'une jeune personne de seize ans, Calliope (« Callie ») Wells. C'est la fille de deux camarades d'enfance de Soames. Le père Wells, qui a quitté la ferme pour l'usine, est un alcoolique, la mère se défoule de ses complexes et de ses frustrations sinon dans la religion, du moins dans les hymnes et les services religieux d'une communauté protestante très traditionnaliste.

Callie, qui voudrait aller à New-York, a besoin d'argent et vient offrir ses services à Henry, qui accepte de l'engager comme serveuse à son *diner*.

Callie est une fille simple, courageuse, dépourvue de beauté, mais non d'intérêt pour les beaux garçons. Elle a donné sa virginité à un jeune homme de son âge, beau et gracieux, Willard Freund, fils d'un riche commerçant de Slater. Willard l'a quittée pour aller étudier à l'Université de Cornell. Il ne reviendra que quand elle lui écrira qu'elle est enceinte.

Henry, lorsqu'il apprend la grossesse de Callie, veut faire Loomis de lui donner 1.500 dollars pour qu'il épouse la jeune fille. Loomis refuse. Loomis, qui a fait la guerre de Corée, a été blessé en action, et, à Tokyo, a vécu avec une petite prostituée. Il a été terriblement marqué par cette double expé-

rience, qui l'a rendu, semble-t-il, inapte à une existence « normale ».

Après le refus de George, Henry décide d'épouser lui-même Callie. Il se rend, à une heure du matin, chez les Wells et demande au père la main de la petite. Le mariage se fera, malgré les hésitations, craintes et réticences de Callie qui, à la veille de la cérémonie, envisageait de tout abandonner et de partir, seule, pour la ville.

Elle a renoncé à ce projet insensé parce qu'elle a compris qu'il était déraisonnable et irréalisable. Entre autres choses, ... « à cause des cadeaux, elle ne pouvait pas s'échapper... Et aussi parce que l'oncle Russell et la tante Kate étaient venus de l'Ohio, et parce que la tante Anna avait retapé la robe de mariée et allait jouer de l'orgue à l'église, une chose qu'elle aimait faire plus que n'importe quoi (et qu'elle avait faite au moins une fois magnifiquement, disait-on), et parce que Robert Wilkes était venu de l'École de Musique Eastman pour chanter en solo à la cérémonie...

... Elle se dit, avec une énergie sauvage, *Bien sûr, je vais l'épouser*. Mais Willard Freud était un garçon de son âge. Il était beau et gracieux... Il y avait sûrement, quelque part, un homme beau et gracieux et généreux qui l'aimerait aussi complètement qu'Henry et qui ferait battre son cœur aussi fort que Willard, rien qu'en souriant. Si seulement elle attendait... Elle détestait l'enfant qu'elle portait dans son sein. Mais les érables devant elle lui disaient : *Soyez calme. A l'ombre de ces arbres, là où on avait disposé les tables, il ferait frais...* Callie sourit pour éviter de pleurer. C'était la mariée qui était supposé s'échapper à la dernière minute, pas la mariée... »

Callie sera une bonne épouse, Henry un bon père pour le petit Jimmy — né à l'hôpital après un accouchement difficile —, et le *diner*, peu à peu, deviendra un véritable restaurant. Le *Stop off*, d'ailleurs, sera débaptisé, et deviendra, au bout de quelques années, « The Maples » (Les Erables), un nom plus élégant pour une clientèle plus choisie.

Cependant, l'histoire du mariage d'Henry et de Callie n'est que le premier épisode d'un roman beaucoup plus complexe qu'il n'apparaîtrait au premier abord.

Un individu fort peu sympathique, du nom de Simon Bale, joue un rôle important dans la seconde partie du récit. Simon, un homme d'une soixantaine d'années, dur et brutal, est veilleur de nuit au petit — et unique — hôtel de Slater. C'est aussi un membre des « Témoins de Jéhovah », une secte religieuse très austère, qui met l'accent sur la prédestination et l'observance de la Loi Divine et exige des pécheurs qu'ils se repentent. Simon, qui est une sorte de fanatique, passe tous ses loisirs à lire la Bible et à distribuer des tracts religieux invitant les pécheurs à se repentir.

Une nuit, la maison de Simon brûle. Toutes ses possessions matérielles sont détruites et sa femme périt dans les décombres. Simon, dont la philosophie est « Dieu a pris, Dieu pourvoira », s'installe chez Henry Soames, qui estime de son devoir de l'accueillir, et qui ira jusqu'à payer de sa poche, à l'insu de sa femme, les frais de l'enterrement de Mrs. Bale.

Simon reste chez Soames. En fait, il s'incrute. Callie est furieuse, mais Henry l'oblige à garder leur hôte, qui, d'ailleurs, s'occupe volontiers de veiller sur le petit Jimmy.

Cependant, Henry, à son tour, s'irrite très fort lorsqu'il se rend compte que Simon parle religion à Jimmy. Pendant qu'il invective passionnément Simon, celui-ci, peut-être sous le coup de l'émotion, perd son équilibre, tombe d'un escalier et se tue. Cet accident trouble Henry qui s'interroge sur l'impureté de ses sentiments, sur le « noeud de vipères » qui sommeille en lui, et qui se sent, dans une certaine mesure, responsable. C'est d'ailleurs un trait important du caractère de tous les personnages de « Nickel Mountain » qu'ils accordent une grande importance au problème de leurs responsabilités. La raison en est sans doute que la plupart des gens de Slater sont affectés par l'héritage religieux de leurs aïeux. Même Henry qui ne va jamais à l'église et qui semble détaché de toute religion, a été, au fond, extrêmement marqué par l'idée de la

culpabilité. Sa bonté et sa générosité naturelles, les bonnes choses qu'il a faites et qui sont nombreuses — font de lui un homme meilleur que la plupart des « pratiquants » de Slater, mais il est plus exigeant pour lui-même que ne le sont, par exemple, les époux Wells ou Callie.

Après l'épisode de Simon Bale, la camera de l'auteur est braquée sur le personnage de George Loomis. Celui-ci, déjà infirme depuis qu'il a été blessé au pied en Corée, a été accidenté en rentrant chez lui : une machine lui a arraché le bras droit.

George, après son accident, devient neurasthénique et commence à « perdre les pédales ». Un jour, sur une route de montagne, son auto renverse la *Goat Lady* (une marchande ambulante de lait de chèvre), une femme qui marchait devant lui, poussant une petite voiture, et qu'il n'avait pas vue. Il décide de cacher le corps de la victime, d'emmener chez lui les possessions de la femme et de ne rien dire. L'accident ne sera jamais découvert par la justice des hommes. Mais un ou deux de ses amis devineront ce qui s'est passé. Et lui-même, comme Henry et plus encore qu'Henry, se sentira responsable et souffrira terriblement, et quasi seul, de cette mort dont il n'était évidemment responsable qu'indirectement.

Le sentiment de culpabilité ne hante pas moins Willard Freund. Le jeune homme, au cours d'une soirée où l'on buvait beaucoup, a raconté à ses camarades d'université ce qu'il avait fait à Callie. Après quoi, honteux, il a changé d'université, est passé de Cornell à Albany, a pris une maîtresse, mais n'a pas trouvé la paix. Ce garçon, qui se croit athée, a une conscience qui le tourmente.

Il ne retrouvera un peu de calme que lorsque, plus tard, ayant rencontré par hasard Callie et Henry, il se rend compte qu'on lui a pardonné.

Divers accidents se produiront au cours du récit, qui affecteront la vie des personnages du roman. Willard Freund, trois ans après avoir quitté Callie, revient à Slater, à l'époque de Noël. En descendant de l'autocar, il décide de faire de

l'auto-stop pour se rendre chez ses parents. Pendant le trajet, la voiture qui l'a pris en charge heurte un chasse-neige. Le propriétaire de la voiture est tué. Willard n'échappe à la mort que par miracle.

La vie, au fond, nous suggère l'auteur, n'est peut-être qu'une série d'accidents. A certains de ces accidents nous avons pris part et notre responsabilité est engagée. D'aucuns pensent qu'on ne peut et ne doit pas échapper à ses responsabilités. Mais faut-il se laisser hanter et détruire à petit feu par un déraisonnable sentiment de culpabilité ? Sans doute pas, si l'on peut dépasser ce sentiment ou oublier. Mais à la responsabilité est liée une certaine *dignité*, sans laquelle un homme ne peut pas vivre en paix avec soi-même.

Le sentiment de culpabilité est une chose terrible et peut avoir des conséquences funestes mais il n'est pas moins intolérable de penser que tout, dans notre vie, dépendrait du pur hasard. Tout ce que nous faisons, pensent plusieurs personnages de *Nickel Mountain*, devrait compter !

— « Ce me serait égal d'aller en enfer, dit l'un d'entre eux, si je pensais que je l'avais mérité. Ça vaut mieux que d'obtenir une amnistie *in extremis*, comme si tout ce que vous avez fait n'avait aucune importance et était aussi insignifiant qu'une simple plaisanterie... »

Et cependant, Henry Soames — et quelques autres — accepteront l'inévitabilité de la mort, s'inclineront devant la volonté divine, devant ce qu'ils appellent « le plan de Dieu ».

... « Le monde avait changé pour Henry Soames parce que, graduellement, il en était venu à considérer la vie moins comme une histoire racontée après le dîner, avec tous les parents assis autour de la table, et davantage comme une sorte de service religieux, de communion ou de mariage. Ce changement avait commencé quand on avait construit *Les Erables*... Avec le temps, Henry devint en réalité ce qu'il était... Son nouveau détachement encourageait la pente mystique de ses pensées... Il était fier de sa femme, et comme un homme à demi éveillé, il pensait au mariage qui était la même chose

que l'amour ou la magie... Il avait découvert la sainteté des choses, l'idée d'un changement magique. Et, en écoutant parler la mère de Callie, il commençait à voir pourquoi les gens étaient religieux. Ce qu'était la religion, c'était une sorte de représentation de ce que tout être humain ressentait, de vagues craintes concernant les choses sur lesquelles on ne pouvait rien, de vagues joies à propos des choses dont on était partiellement responsable... » En tout cas, il fallait accepter le « plan de Dieu »...

*

* *

Comme on le voit, ce roman « pastoral » n'est pas un roman idyllique de la vie simple des campagnards. Il rejoint les préoccupations philosophiques de l'auteur des *Sunlight Dialogues*. John Gardner nous montre qu'à la campagne (ou à la montagne) comme à la ville, des filles peuvent être séduites et abandonnées, les nerfs des hommes peuvent céder, les camionneurs peuvent se tuer sur la route qui passe devant un *diner*, un garçon peut être frappé par la foudre, une femme peut mourir, frappée par une voiture et son corps disparaître de façon inattendue et définitive... La vie, nulle part, n'est simple, la destinée humaine reste une chose mystérieuse, les hommes, partout, se trouvent, tôt ou tard, en présence de problèmes spirituels, éthiques ou métaphysiques auxquels ils ne peuvent échapper.

PIERRE-E. BRODIN